VOL. XLIV

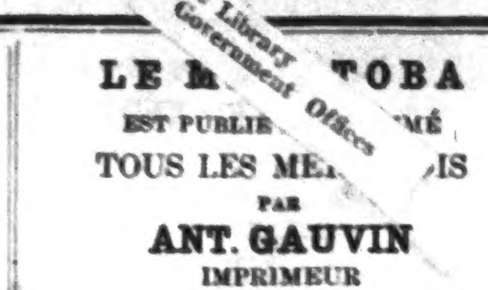
SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 29 SEPTEMBRE 1915

No. 48

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

REDACTEUR-EN-CHEF: NOEL BERNIER



LE M[illegible]TOBA
EST PUBLIÉ [illegible]MÉ
TOUS LES ME[illegible]IS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées:

Le Manitoba
42 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone: Main 3377.

Un propos inattendu

Le Devoir du 20 septembre publiait, sous la signature de M. Henri Bourassa, les lignes suivantes:

Aux Etats-Unis, comme dans l'Ouest canadien, la plupart des religieux, des prêtres et des évêques français, ont commis l'erreur profonde de penser que la meilleure manière de servir les intérêts de la religion et de la race, c'était d'accepter comme une faveur des bribes de privilèges que nous, les pionniers de l'Amérique du Nord, avions appris à réclamer comme un patrimoine de naissance; et aussi d'accepter comme inévitable l'anglicisation de tous les peuples du continent. Il n'est que juste d'ajouter que le plus grand nombre est revenu graduellement à une notion plus exacte de la situation.

Les religieux, les prêtres et les évêques français de l'Ouest canadien n'accepteront probablement pas sans discuter cette affirmation extraordinaire de M. Bourassa.

Et ils ne seront pas les seuls.

Le Manitoba, pour un, regrette vivement les paroles qui viennent de tomber des lèvres du directeur du *Devoir*; il les estime injustes, et dangereuses pour la vérité historique.

Si nous avons un souhait à formuler, c'est que ces lignes isolées, tracées sur une éphémère feuille de journal, se perdent bientôt dans la masse des écrits du fougueux publiciste, et soient oubliées.

Sans doute les opinions sont libres sur le rôle public, national et politique des hommes, même quand ils sont prêtres ou évêques. Et nous ne contestons ici aucun droit d'appréciation à M. Bourassa. Mais nous croyons, nous savons, que l'appréciation elle-même est erronée. Si le directeur du *Devoir* croit avoir raison, il devrait, selon nous, s'expliquer plus au long. Il permettrait ainsi à ceux qui sont mis en cause de remettre les choses au point, ou d'apercevoir leur erreur. Entre braves gens les points sur les I ne font pas de mal — au contraire.

Depuis les débuts de la colonie de la Rivière Rouge jusqu'à l'époque présente, et à travers des difficultés nombreuses, notre clergé a toujours, comme attitude d'ensemble, très nettement et très énergiquement réclamé pour les populations françaises et catholiques l'usage du français et le libre exercice de la religion, comme un droit absolu, comme un *patrimoine national*. Il n'a jamais compromis sur un principe. Et s'il a été forcé de reculer quelquefois devant le flot montant de l'immigration et des majorités parlementaires il le fit toujours à son corps défendant, et en opposant son *Droit* à la Force. On a pu lui *voler* une partie du patrimoine, mais il n'a jamais acquiescé au larcin et légitimé le fait accompli.

Morts et vivants sont traités avec une désarçonnante rigueur dans l'article de M. Bourassa.

N. B.

JOURNAL MESQUIN

Un journal de l'Ouest reproduit ces lignes qu'il dit avoir été empruntées au *Soleil*, de Québec:

Malgré ses déclarations d'impérialisme farouche, ce n'est pas sir Robert Borden relativement jeune, comparé au digne chef libéral, qui comme lui, mépriserait la maladie et braverait une chaleur suffocante, pour aller favoriser le recrutement, et exposer au peuple tous les crimes dont l'Allemagne s'est rendue coupable au cours de cette guerre sanglante, que sans raison valable, elle a déchaînée sur le monde.

Ces lignes caractérisent bien la petitesse d'esprit qui règne au *Soleil*, depuis la cave jusqu'au grenier.

La réponse au *Soleil* est facile.

Sir Robert Borden a fait plus que mépriser la maladie et braver la chaleur suffocante de quelques assemblées populaires. Il a traversé l'Atlantique et affronté les torpilles allemandes. Le premier ministre du Canada s'est rendu en plein dans la zone de guerre. Et cela sans la moindre hésitation, parce que c'était son devoir.

Mais le *Soleil* de Québec est bien trop étroit pour se rappeler de cela. Sir Wilfrid Laurier a été autrement courageux: il a adressé la parole à quelques assemblées dans la province de Québec et dans la province d'Ontario ! ! !

Le fameux *Soleil* voit les choses comme cela, lui.

Sir Robert Borden et la France

Du *Petit Journal*, Paris:

Le président du Conseil canadien sir Robert Borden, lorsqu'il a visité la France récemment et parcouru notre front de bataille, a exprimé à l'un de nos rédacteurs toute son admiration pour notre pays.

Quand sir Robert Borden parle de la France, son beau visage grave semble s'illuminer; ses yeux s'animent d'une flamme soudaine.

—Oui, dit-il, c'est un spectacle réconfortant de voir toute une nation en armes. Tous vos jeunes gens, tous vos hommes d'âge mûr sont mobilisés pour la guerre, et cependant, dans tout le pays, jusqu'à quelques centaines de mètres de la ligne des tranchées, le sol a été labouré et ensemencé et la moisson est faite par des vieillards, des femmes et des enfants.

Certes, répète sir Robert, il m'est impossible de vous exprimer l'intense émotion que j'ai éprouvée devant le courage, la patience, le sérieux et le sang-froid de la nation française. Une nation ainsi inspirée ne pourra jamais périr ni être asservie.

Nous sommes non moins fiers, ajoute-t-il, nous aussi, de penser que notre grande alliée est notre proche parente. Les Canadiens d'origine britannique ont autant d'ancêtres celtes et normands que d'ancêtres saxons.

Les Canadiens-français forment plusieurs régiments où l'on n'entend guère parler l'anglais, et la parenté, là, est encore plus proche, encore que ce soit le même désir de défendre l'empire qui anime tous les Canadiens, quelle que soit leur origine.

ORGANISATION POLITIQUE

L'Exécutif de l'Association Conservatrice de Saint-Boniface a tenu, mercredi soir, dans les salles de l'Union Nationale Française, une importante réunion. Il s'y est fait un excellent travail d'organisation.

LE FEMINISME DANS L'ALBERTA

(*La Patrie*)

L'hon. M. A.-L. Sifton, premier-ministre de l'Alberta, vient d'annoncer qu'à la prochaine session de la législature, un projet de loi sera présenté qui reconnaîtra aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, en ce qui concerne le suffrage. Et M. E.-E. Michener, de Red Deer, chef de l'opposition, a déclaré que cette loi serait votée sans aucune difficulté parce que lui-même est depuis un certain temps partisan du suffrage féminin.

Ainsi, les femmes de l'Alberta pourront-elles s'estimer exceptionnellement heureuses, puisqu'elles obtiendront sans lutte ce pour quoi ont si longtemps et vainement combattu leur congénères dans d'autres pays et notamment dans le Royaume-Uni.

Les femmes de l'Alberta, pour obtenir cette grande réforme sociale, n'ont eu besoin ni de parader en force dans les rues, ni de faire au système établi une guerre avec des bombes explosives, à la manière des anarchistes, ni même de se laisser mourir de faim.

Elles n'ont eu apparemment qu'à demander, avec un sourire, le droit de voter, aux galants hommes qui gouvernent à Edmonton.

C'est on ne peut plus gracieux, admettons-le.

Pourvu que ces dames n'aient pas un jour lieu de regretter ce partage d'un privilège qui appartenait jusqu'ici exclusivement au sexe fort !

Les Caisses Desjardins

La coopération est, depuis assez longtemps, en honneur en Europe. Elle y a fait ses preuves tant sur le terrain de la production et de la consommation que sur celui du crédit et de l'épargne populaire. Et les observateurs sérieux lui attribuent, pour une large proportion, la force d'endurance de certains peuples à l'heure actuelle.

Si nos gens n'étaient pas confinés dans l'atmosphère du journalisme jaune, il me semble que nous pourrions les intéresser aux conclusions qui découlent des expériences étrangères.

La guerre, on ne peut le nier, bouleverse aussi le monde économique; elle y ravive un peu toutes les questions, taille de sérieux sujets d'étude, amène à d'importantes constatations, condamne ou consacre une multitude d'expériences.

Pour nous en tenir à un point, la guerre prouve le prolongement que la coopération permet d'assurer à la vitalité des peuples.

Encore une vérité, prêchée depuis longtemps, que l'implacable logique de "la force des choses" vient imposer aux esprits distraits ou prévenus.

Restreignons notre étude à l'Amérique. Voici 15 ans qu'un humble Canadien-français travaille à propager une des formes les plus utiles de la coopération: la *Caisse Populaire*, et c'est M. Desjardins de Lévis. On doit le féliciter de ses succès, surtout si l'on tient compte qu'il les a remportés d'assaut et de persévérance sur l'apathie de beaucoup des nôtres pour tout ce qui est Canadien-français et sur leur mesquine insouciance à l'égard de toute initiative d'ordre public qui ne se cantonne pas dans le cercle étroit du parti ou du patronage politique. En ce sens, les succès de M. Desjardins sont merveilleux !

Mais on se demande ce qu'ils auraient pu être si notre peuple avait su reconnaître tout de suite en lui l'un de ses plus grands bienfaiteurs, — nous maintenons l'expression ! — si l'œuvre avait reçu de la part des institutions et des individus tout le support qu'elle méritait à bon droit ?

Ces réflexions nous sont suggérées par un article du *Harper's Weekly*, No. 2978, reproduit par la *Forthnightly Review* du 15 août.

Comme j'en causais avec un ami, l'autre soir et déplorais l'insouciance des nôtres à l'égard de *nos œuvres*, de *nos hommes* à nous, même s'il s'agit des intérêts moraux ou économiques de notre nationalité: "Voyez-vous, fit mon interlocuteur, c'est un Canadien français !... Ah ! si c'était un anglais ! nous goberions toute bouche bée, nous lui confierions notre argent dont le *poids* irait faire pencher la balance en faveur des pires ennemis de *notre race*, comme cela se pratique dans beaucoup de sociétés !.... Desjardins ! Ah ! si c'était un anglais !"...

Cet ami, exagère-t-il ?

Ces questions sont bien délicates à trancher.

Allons apprendre à apprécier les grands hommes de notre race chez le peuple voisin. Une première compensation que nous pouvons leur donner, pour notre apathique indifférence, c'est bien au moins de reconnaître l'admiration dont les entourent... les anglais.

—*Le Progrès* du Saguenay.

La situation telle qu'elle est

Quand il s'agit d'une guerre comme celle des Allemands contre les Russes, le pire serait de s'hypnotiser sur les événements quotidiens. **Il faut voir les lignes d'ensemble et les grands mouvements généraux. Or, à cet égard, qu'y a-t-il ? Des villes russes importantes sont tombées au pouvoir des Allemands ? Oui, sans doute; mais en quel état ? Complètement dégarnies de munitions, complètement désarmées. Dans ces conditions, ce n'est pas une force qui a été acquise par les Allemands, ce sont de simples trophées entre leurs mains.** Dans quelles conditions, encore ? L'armée russe restant inentamée et compacte, et portant de rudes coups à son ennemi, qui la suit, mais qui ne la poursuit pas. On évalue à cent mille ou à cent cinquante mille le nombre des Allemands tombés en Pologne depuis la chute de Varsovie. Les choses étant ainsi, la situation des Russes est grave; mais elle n'est pas désespérée. Elle l'est si peu, que c'est avec le plus grand calme et la plus grande confiance que les Russes envisagent l'avenir, et un avenir très prochain.

Le ministre de la guerre en Russie déclare, dans une dépêche à un grand journal américain, qu'un mouvement agressif contre l'armée allemande ne tardera pas, rendu possible par la stratégie des armées russes, et prévu victorieux, eu égard à la fatigue physique et morale des troupes allemandes. Cela me paraît être la vérité même. Les Allemands *ont avancé sans vaincre*, et en étant souvent vaincus, et en perdant des troupes innombrables. C'est ainsi préparés qu'ils envahissent la Russie. **C'est une très mauvaise préparation de conquête. Ce qui est probable, et ce qui, probablement, est prochain, c'est une grande bataille aux frontières de la Russie proprement dite, et cette grande bataille sera sans doute, pour nos alliés, ce que la batille de la Marne a été pour nous.**

Pendant ce temps, nous nous défendons pied à pied, et sans perte de terrain sur tout notre front à peu près, et nous infligeons des pertes terribles à l'ennemi. Rien n'est compromis, et notre front est toujours sensiblement le même. Il n'y a pas lieu d'éprouver ni appréhension ni impatience.

Au Reichstag, le chancelier de l'empire allemand a prononcé un grand discours, pour démontrer que pendant quarante-quatre ans l'empire allemand n'a respiré que la paix et la sécurité et la tranquillité de l'Europe.

C'est tout à fait une paraphrase du *Si vis pacem, para bellum.* L'Allemagne n'a voulu que la paix, à coup sûr: mais, à coup sûr aussi, elle a préparé la guerre et fait sécher sa poudre avec une intensité et une opiniâtreté extraordinaires. Ce volcan se déclarant gardien de la paix du monde est bien singulier. Ou, plutôt, le discours de M. de Bthmann Hollweg est dans la tradition de la politique allemande et n'étonnera — ni ne convaincra — le monde, pas plus que les innombrables déclarations allemandes qui l'ont précédé. L'Allemagne, depuis 1870, depuis même une date antérieure, n'a désiré qu'une chose: l'Allemagne seule puissance militaire en Europe.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

L'Allemagne esperait la paix apres la chute de Varsovie

La question a été posée de savoir quel but réel l'Allemagne poursuivait en jetant près de trois millions d'hommes sur la Russie.

Un fait significatif, qui parvient à notre connaissance de source sûre, nous permet d'affirmer que l'Allemagne espérait amener la Russie à solliciter la paix, qui lui avait été offerte, comme on sait, par des intermédiaires officieux.

Voici les faits:

Le 25 juillet, alors que la chute de Varsovie paraissait certaine, les soldats allemands, renvoyés du front en congé d'un mois comme éclopés et momentanément incapables de faire campagne, recevaient un titre de permission sur lequel était porté à l'encre rouge la mention suivante: "DANS LE CAS D'ARMISTICE, NE PAS REJOINDRE LE CORPS, MAIS SE PRESENTER A LA KOMMANDATUR."

C'est à la poursuite de la paix que l'Allemagne s'est engagée en Pologne; c'est à la poursuite de la paix que ses bataillons s'enfoncent en Russie.

Et cela contraste singulièrement avec les chants de victoire entonnés à Berlin, par ordre supérieur?

—*Libre Parole.*

LA GUERRE

Paris, 23.—Les aviateurs français jettent 100 bombes sur le palais royal et la gare de Stuttgart, capitale du Wurtemberg. Le bulletin allemand dit que les Français ont tué ou blessé quelques personnes; dommage matériel peu considérable.

* * *

L'artillerie des Alliés continue ses attaques depuis la Belgique jusqu'aux Vosges.

* * *

Les Ruses prennent l'offensive dans la Pologne-nord et s'emparent de plusieurs villages. Dans la région de Dvinsk, on se bat à la baïonnette depuis plusieurs jours.

* * *

Les Balkans sont en ébullition. La Serbie demande à la Bulgarie pourquoi elle masse ses troupes. Les Allemands et les Autrichiens envahiraient la Serbie la semaine prochaine. La Grèce et la Roumanie mobilisent leurs troupes pour faire face à la Bulgarie.

* * *

Paris, 24.—Combats d'artillerie; les aviateurs français bombardent plusieurs gares et cantonnements ennemis dans les Vosges.

* * *

L'armée russe qui a retraité de Vilna fait maintenant une résistance mieux organisée aux Allemands.

* * *

La Bulgarie s'arme en grande hâte. On ignore encore si c'est pour maintenir sa neutralité ou pour se jeter du côté austro-allemand.

* * *

Paris, 25.—Combats d'artillerie, sur le front.

Paris croit que la Bulgarie s'est définitivement rangée du côté de l'Allemagne. La Grèce a ordonné la mobilisation générale; elle portera secours à la Serbie si la Bulgarie attaque.

* * *

Front est: Le général allemand Von Mackensen est obligé de faire retraiter une partie de son armée pour parer à un mouvement encerclant des Russes.

* * *

L'emprunt anglo-français à New-York n'est pas encore terminée et n'excèdera pas $500,000,000.

* * *

Paris, 26.—Les Français font 20,000 prisonniers allemands en deux jours.

* * *

Dans les environs de Perthes, Beausejour et Suippe, sur un front de 20 milles, les Français font une avance de 3 milles environ et repoussent les Allemands jusqu'à leur seconde ligne de tranchées.

* * *

Les Anglais attaquent à La Basse et font 4,000 prisonniers allemands.

* * *

Paris, 27.—La situation chez les Balkans demeure mystérieuse.

* * *

La Bulgarie annonce aux Alliés qu'elle ne veut pas la guerre. Les autres états sont douteux.

* * *

Bataille violente en Russie sur le chemin de Dvinck. Les Russes repoussent les attaques des Allemands qui se retirent en désordre.

* * *

Paris, 28.—La poussée en avant des Alliés continue. La bataille est toujours très vive: au nord d'Arras l'ennemi ne répond que faiblement; en Champagne il y a combats partout, les canons pris à l'ennemi sont nombreux; les Allemands tentent une offensive dans l'Argonne et sont repoussés.

* * *

Les Anglais réclament des succès aux Dardanelles.

* * *

Les Allemands inaugurent un vaste mouvement tournant dans la région de Bobrysk. La bataille fait rage à l'est de Vilna.

* * *

Le pape parlant aux évêques de Prusse, réclame de nouveau une paix qui soit à la fois conforme "à la justice et à la dignité des peuples."

Nos abonnés en retard voudront bien nous faire parvenir sans plus de délai les montants qu'ils nous doivent pour le service du journal.

L'OBUS

Au père de Flambeau.

Or, Flambeau le Poilu, petit-fils authentique
De Flambeau le Grognard, que l'autre République
Avait eu pour héros, Flambeau faisait ainsi,
A quelques embusqués, le très simple récit
Des jours où l'on vécut, là-bas, dans la tranchée,
Couvert, des pieds au front, de vase desséchée.

"S'il pleuvait, disait-il de son ton goguenard,
Bagasse, on s'adaptait une âme de canard,
Et, du linge mouillé savourant la caresse,
On murmurait: "Crédié, la superbe compresse !"
S'il gelait, si le sang risquait de s'engourdir,
On ajustait un Boche, et l'on croyait grandir,
Ayant pour chauffe-mains — comme Zeus a la foudre —
Le canon d'un lebel surchauffé par la poudre."

"Oui; mais l'obus terrible, avec ses mille éclats,
Ne venait-il sonner chez vous son rude glas ?",
Objecta doucement une bouche craintive.
Sarcastique, Flambeau, qui, d'un jet de salive,
Ponctuait son mépris pour le sac à pruneaux,
Lui dit, montrant ses doigts, qu'encerclaient trois anneaux:
"L'obus, mon vieux, — et ne crois pas que je divague, —
Nous lui courions après pour en faire des bagues !"

HENRY BAUQUIER.

L'or de la défense nationale

(*Le Pèlerin*)

La Banque de France a déjà reçu plus d'un demi-milliard d'or, 600 milions en chiffres ronds.

Cette somme paraît énorme, et pourtant elle représente tout juste la *cinquième partie* des pièces d'or qui circulent en France; on estime, en effet, à *trois milliards* le total d'or monnayé qui se trouve actuellement dans les caisses, les bas de laine et ailleurs.

Aussi convient-il d'insister à nouveau sur le devoir impérieux qui incombe à tous les Français de fournir au pays l'or nécessaire a sa défense.

Il reste encore dans beaucoup d'esprits des défiances injustifiées et des préoccupations égoïstes. Mais, par contre, quelle noble émulation dans les milieux les plus divers, et quels beaux traits à citer ! En voici quelques-uns glanés dans les journaux:

Un paysan s'échappe d'un village occupé par les Allemands pour apporter son or

Il y a, près de X.... raconte un permissionnaire, un village qui fut tour à tour, selon le hasard des combats, occupé par les Allemands, puis repris par les nôtres.

Il était alors aux Allemands. Nos tranchées en étaient distantes d'une centaine de mètres. Un soir pendant l'accalmie d'une fin de journée, on n'entendait plus que les coups de fusil lâchés par les sentinelles sur une ombre suspecte. Tout à coup, en un point, la fusillade crépite plus rapide. Est-ce une alerte ? Est-ce le début d'une attaque ? Les hommes se précipitent aux créneaux de la tranchée et aperçoivent quelqu'un qui s'approche en rampant:

—Qui vive !

—Français ! Ne tirez pas !

Et un vieillard enjambe le parapet.

Les nôtres, que l'expérience a rendus quelque peu méfiants, l'entourent sans bienveillance. Un officier le fait conduire au colonel.

Là, le vieillard, après avoir repris haleine, raconte:

—Nous sommes restés quatre ou cinq dans le village, parce que notre terre et les ruines de nos maisons représentent toute notre fortune. A notre âge, nous aimons mieux vivre dans la bataille que d'abandonner nos habitations. Et puis la mort n'est-elle pas préférable à l'inconnu ou à l'exil ?

La dernière fois que les Français ont occupé nos maisons, l'un d'eux a abandonné un journal. Les nouvelles sont rares: nous nous le sommes passés de main en main. Un passage nous a frappés. Le ministre des Finances demandait de l'or. Nous avions caché chacun quelques louis. Nous les avons assemblées, et mes amis m'ont chargé de vous les remettre pour qu'à la première occasion vous les fassiez parvenir là-bas.

Et simplement, le vieillard remit à l'officier 350 francs d'or, toute la fortune du village dévasté.

Comme le colonel, qui avait les larmes aux yeux, félicitait l'homme, celui-ci reprit:

—En retour, je vais vous demander une faveur: gardez-moi près de vous jusqu'à ce que vous ayez repris le "patelin". J'y rentrerai avec vous parce que, vous comprenez, si je voulais refranchir les lignes à présent, ils me fusilleraient !

Cet or sublime a été échangé à la Banque de France. Un reçu collectif a été délivré pour les habitants du village de X...

Un évêque porte lui-même l'or de ses diocésains

L'évêque de Grenoble remercie dans sa *Semaine religieuse* ses généreux diocésains qui, répondant à son appel et en vue de concourir à la défense nationale, ont bien voulu le prendre comme intermédiaire pour déposer à la Banque de France les pièces d'or dont ils étaient détenteurs. Le dépôt effectué par les soins de l'évêque atteint déjà la somme de 27,780 francs.

Le geste du forain

C'était un forain qu'on pouvait voir dans toutes les grandes foires de France et de Navarre.

Ce brave homme, à force de travail et après avoir roulé sa bosse un peu partout, avait réussi à réunir une petite fortune de 22,000 francs. Grâce à de patientes recherches, il avait réussi à échanger cette somme contre 27 pièces en or de 100 francs, 60 de 50 francs, et le reste en louis de 20 francs, 10 francs, et en espèces d'or étrangères.

Les jours où il "travaillait", il étalait sur une table son or, et les clients affluaient, attirés par la remarquable collection.

Vint l'appel du ministre des Finances. Notre forain, sans hésiter un seul instant, porta le fruit de ses économies à une banque.

—Je me sépare avec douleur de mes pièces déclara-t-il, mais il faut, puisque c'est pour la patrie.

Et le directeur de la banque, touché d'une si jolie réplique, promit au "posticheur" de lui rendre la même valeur en or après les hostilités.

Ajoutons ce détail que le forain, qui eût pu exploiter son geste pour se faire de la publicité, s'est refusé énergiquement à sortir de l'anonymat. Sa modestie double la valeur de son acte patriotique.

LE PRIX DE LA VIE EN ALLEMAGNE

IL A PRESQUE DOUBLE DEPUIS L'ANNEE DERNIERE.

Dans son édition du 24 aoû qui vient d'arriver à New-York, le journal socialiste allemand "Vorwarts" publie une liste comparative des principales denrées alimentaires en 1914 et en 1915; la plupart de ces denrées ont presque doublé de prix, comme le montrent quelques exemples suivants:

	1914	1915
Beurre....	140 pfg	220 pfg
Lard.....	72	210
Saucisse ...	120	200
Jambon ...	180	300
Haricot ...	24	60
Cacao	120	260
Farine....	22	30

LA POLITIQUE BALKANIQUE

LE POINT DE VUE BULGARE

Le *Temps* reçoit de son correspondant de Sofia une excellente revue de presse, assez significative, de l'état des esprits en Bulgarie.

C'est d'abord le *Narodni Prava*, organe gouvernemental :

"Nous autres Bulgares, dit-il, nous n'avons pas de motif pour changer notre manière de voir, proclamée depuis le commencement de la guerre européenne. Notre point de vue, on le sait, est le suivant : les forces bulgares ne peuvent être employées d'une façon utile à la réalisation de nos aspirations nationales que si la Bulgarie a la garantie positive qu'elle n'aura pas affaire à des engagements et des promesses des pays qui ont une fois déjà refusé d'exécuter leurs traités d'alliance. Par contre, ces forces peuvent être employées à la réalisation des aspirations nationales quand le moment sera le plus propice et que l'action pourra être accomplie avec le minimum de sacrifice. Si le gouvernement Serbe consent à reconnaître que la Bulgarie a des droits incontestables sur la Macédoine et que ces droits doivent être réalisés immédiatement, il sera alors possible de parler de changement dans la situation des Balkans."

La *Volua*, organe de M. Ghenadief, écrit :

"L'heure où il s'agissait seulement d'orienter notre politique est passée ; le moment approche où nous devrons fixer notre politique pour qu'elle ne nous soit pas dictée du dehors. Nous devons devancer les événements, afin de ne pas sentir tout le loids de leur fatalité. Ce moment impose à tous les courants politiques l'unanimité."

* * *

Cette unanimité que réclame l'organe de M. Ghenadief est loin d'être réalisée en Bulgarie, où les partisans de la neutralité sont encore nombreux et influents.

L'organe du ministre Dobri Petkof déclare dans un long article très remarqué, où il critique très vivement la diplomatie russe, que sans connaître le contenu des offres de l'Entente, et si même elles étaient parfaitement acceptables, ces offres sont inopportunes.

"Pourquoi, dit-il, lorsque les Russes étaient dans les Carpathes et devant Cracovie n'a-t-on pas jugé possible d'offrir à la Bulgarie ce qu'on lui offre aujourd'hui ? A cette époque, il eût été possible de battre en même temps les Turcs avec l'aide de la Bulgarie et l'Autriche Hongrie avec l'aide de la Serbie et de la Roumanie. Maintenant, l'Entente est dans l'embarras et demande notre concours au prix de ce que nous avons gagné par les armes en 1912-1913. Que faire ? Nous devons rester tranquilles. Disons à l'Entente : "Vous avez soutenu la Roumanie, la Grèce et la Serbie, et vous nous avez sacrifié à elles en 1913. Demandez-leur de vous aider."

Cet article est le résumé exact de l'argumentation répandue dans les milieux bulgares en relations avec une partie du gouvernement. Ne discutons pas.

Il nous serait trop facile de répondre :

"La Bulgarie est-elle bien certaine de n'avoir pas, en 1913, commis une erreur? La meilleure façon de réparer cette erreur n'est-elle pas de se rapprocher de l'Entente? Et comment concilier ses revendications avec son attitude qui les condamne à n'être jamais réalisés ?"

Au contraire, les partisans de l'intervention voient dans la rupture italio-turque une raison de plus de se décider vite.

Riga en état de se défendre

Londres, 27.—Après avoir passé 3 jours à Riga, le correspondant du *Times* en est venu à la conclusion que cette ville est en excellente mesure pour se défendre. Les ouvrages des environs sont puissants et en état de résister à une attaque, tandis que la rivière est large et déborde à la suite des récentes pluies.

Le correspondant croit que les Allemands, tout probablement, chercheront plutôt à s'emparer de la ville par le moyen d'un mouvement d'enveloppement que par une attaque de front. Les Moscovites ont dépouillé la ville de tout ce qui pourrait être utile aux ennemis, au cas où son évacuation deviendrait nécessaire. La moitié ou les deux tiers de la population sont partis voici quelque temps et il n'y a aucun indice de panique parmi les habitants qui sont restés. Un plus grand optimisme règne aussi bien à Riga qu'à Petrograd.

La défense de Petrograd

Londres.—Le général Ruzsky, commandant des armées de la Russie du Nord a déclaré, dans une entrevue avec le correspondant du *Times* attaché à son état-major, que la prise de Petrograd était impossible parce que la situation militaire de la Russie, quant aux munitions, aux armes et aux troupes, s'améliorait lentement mais sûrement. Il a ajouté que la route entre le front actuel et Petrograd offrait des difficultés sans nombre à une marche allemande, sans compter que l'hiver rendra difficile le creusage des tranchées.

"De fait, la Russie a eu le temps de reprendre haleine," a-t-il dit, "et en continuant la campagne tout l'hiver elle pourra reprendre au printemps avec les troupes fraîches et de nouveaux plans de campagne."

EXPLOSION A NEW-YORK

New-York, 22.—Une explosion de mine, dans le tunnel du tramway souterrain en construction s'est produite entre les 24ème et 25ème rues sur la 7ème avenue. Plusieurs personnes ont été grièvement blessées. La chaussée s'est affaissée et 200 personnes ont été précipitées dans l'excavation. De nombreuses voitures d'ambulances ont été appelées sur les lieux.

Trois tramways qui passaient sur la rue, ont été précipités dans le trou, d'une hauteur de quinze pieds et il y a eu une vingtaine de passagers sous les débris.

(SUR LA 3me PAGE)

Sauvé par les Francais

5,000 ARMENIENS, LA PLUPART DES FEMMES ET DES ENFANTS, SONT RECUEILLIS ET TRANSPORTES EN EGYPTE.

Paris, 26.—Un bulletin publié par le ministre de la Marine, raconte comment des navires de guerre français ont sauvé un grand nombre d'Arméniens qui étaient persécutés par les Turcs.

"Une troupe d'environ cinq mille Arméniens, dont trois mille étaient des femmes, des enfants, et des vieillards, avaient cherché un refuge contre les violences des Turcs dans les montagnes de Djebel Moussa, à la fin de juillet. Ils avaient pu organiser la une défense suffisante pour maintenir à distance leurs barbares ennemis jusqu'au commencement de septembre.

"Mais à ce temps-là, les provisions et les munitions n'ayant pu être renouvelées, ces malheureux auraient forcément succombés. Sachant que des navires français croisaient non loin de là sur la côte, ils réussirent à entrer en communication avec eux et à faire connaître leur situation désespérée. Immédiatement le commandant de l'escadre française qui bloquait les côtes de Syrie leur porta secours et fit mettre cette malheureuse population à bord de navires qui la transportèrent à Port-Saïd (Egypte) où on l'installa dans un camp.

LA POPULATION DU NEW-YORK

ELLE SE CHIFFRE A 9,773,817 CE NOMBRE ENGLOBE LES NATIONAUX DE TOUS LES PAYS.

La population de l'Etat de New-York est de 9,773,817. Tel est le chiffre officiel produit par M. Francis Hugo, secrétaire d'Etat. Ce nombre englobe les nationaux de tous pays; on peut le décomposer en 8,151,692 citoyens et 1,622,125 étrangers. Cela ne fait par conséquent qu'un gain de 660,203 dant de plus de 300,000 le reste de l'Etat qui compte lui 4,707,595 habitants.

pour les 5 dernières années, c'est-à-dire 7 pour cent, le plus petit accroissement enregistré pour chaque période de cinq ans, depuis 1900 (12.55 p.c. de 1905 à 1910; 11 p.c., de 1900 à 1905).

La ville de New-York, avec 5,066,222 habitants, est en arrière de 740,000 sur les prévisions du bureau de la santé pour 1915. Cette population dépasse cepen-

Le quartier de Manhattan accuse une dépression de 188,481, la population tombant de 2,331,542 en 1910 à 2,143,061. Les autres quartiers sont en augmentation, particulièrement le Bronx avec un accroissement de 184,655; ce quartier compte maintenant 625,635 habitants, 42 pour cent de plus qu'en 1910.

Le quartier Queens, avec 399,651 habitants s'est accru pour sa part d'environ 39 pour cent depuis 1910. Au total, comme nous le disions, une augmentation globale pour toute la cité de 300,661 pendant ces 5 dernières années.

Deux cultivateurs dont la maison et les champs étaient voisins et avaient à peu près la même importance étaient arrivés, au bout de dix ans, à des résultats bien différents. L'un était pauvre et endetté, l'autre était presque riche.

—Comment fais-tu donc? dit un jour le premier au second. Je me trouve en ce moment en retard d'un terme et demi, tandis que toi tu as toujours payé exactement, enseigne-moi ton secret.

—Mon secret n'en est pas un, répondit l'autre. Mon père m'a appris à me lever matin, à ne pas dépenser en un jour au cabaret ce què j'avais gagné en une semaine, à travailler sans perdre une minute, quelque temps qu'il fasse. Voilà mon secret : Je travaille et j'économise.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle du homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 de l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir un maison valant $300.

La quantité d'acres à cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Chez Nous et autour de Nous

M. le notaire Boyer, de Valleyfield, Québec, était de passage à Saint-Boniface, la semaine dernière, de retour d'un voyage dans l'Ouest. Il n'était pas venu à St-Boniface depuis 1894; il y a trouvé, cela va sans dire, un changement considérable.

Il y a eu réunion de Chevaliers de Colomb à Winnipeg dimanche, et collation de degrés.

M. et Mme Joseph Tremblay, de Saint-Lazare, Man., sont revenus la semaine dernière d'un voyage de quelques semaines dans la province de Québec.

Parmi les numéros de l'Orphéum de cette semaine: Houdini, l'athlète; *Robert L. Daily et Cie.*, saynète; *Dainty Marie*, chanteure et danseuse; *The Bison City Four; Elsie Faye*, assistée par Jos. Willer et Jos. Hogan, comédiens; *Mabelle Lewis* et *Paul McCarthy*, déclamateurs; *the Novelty Clintons*, acrobates

Cette semaine au théâtre Walker — Vues animées "Via Wireless": représentations deux fois par jour, à 3.30 et 8.30 hrs. La semaine prochaine une comédie "Peg O' My Heart"; à l'affiche pour le mois d'octobre: "When Dreams Come True", "Daddy Long Legs" et "The Trail of the Lonesome Pine."

Il découvre le corps de son père. Morinville, 20.—Hier dimanche, M. J. Mercier, de retour chez lui, après une absence de plusieurs jours, a découvert le cadavre de son père, M. Francis E. Mercier, âgé de 63 ans. Le corps était étendu sur un lit et avait été mutilé par les chats enfermés dans la maison. Après enquête, le coroner Forin d'Edmonton a déclaré que la mort de M. Mercier était due à la rupture d'un anévrisme. Le défunt, qui demeurait à 8 milles au nord de Morinville, habitait seul la plus grande partie du temps.—*Le Courrier de l'Ouest.*

Dans le dernier numéro de la Gazette Officielle, le gouvernement de la Saskatchewan annonce que les terrains appartenant aux soldats ne devront pas être mis en vente pour arrérages de taxe. La liste de terrains mis en vente pour taxes couvre plus de 400 pages de texte serré pour toute la province. La situation de l'immeuble n'est pas brillante.

M. Chs.-Ed. Parrot, assistant rédacteur au *Patriote de l'Ouest*, nous a quitté dimanche dernier pour retourner à Montréal où réside sa famille.

M. Parrot était entré à la rédaction du journal il y a un peu plus d'un an et demi, le 13 février 1914, pour venir prêter main-forte au R. P. Auclair, seul jusqu'alors pour tout le travail de la rédaction. *Patriote de l'Ouest.*

BENEDICTION DE CLOCHES

On nous prie d'annoncer que la bénédiction des cloches de Ste-Anne-des-Chênes aura lieu le 11 octobre à 3 heures p.m., et sera faite par Monseigneur Béliveau. Sa Grandeur fera aussi le sermon de circonstance. Il n'y aura pas de train spécial.

Société St. Jean-Baptiste de Winnipeg

Le programme des fêtes, annoncées pour le 17 octobre prochain, est définitivement arrêté.

Ces fêtes seront célébrées sous le haut patronage de Sa Grandeur Mgr Béliveau à l'église du Sacré-Cœur de Winnipeg, le dimanche 17 octobre. Grand'messe solennelle à 10 heures a.m., sermon de circonstance par Mgr Cherrier; le soir à 8 p.m., dans l'église, grand concert sacré — musique, chants et discours.

Le lendemain, lundi 18 octobre à 8 heures p.m., il y aura, dans les salles de l'Ecole du Sacré-Cœur, soirée dramatique et musicale. Des billets, pour cette soirée du lundi 18 seront mis en vente au prix de 25 centins. Comme cette représentation, qui clôturera les fêtes, sera toujours au profit de l'école, nous ne doutons pas que tous y viendront, non seulement pour passer une délicieuse soirée mais, en même temps, pour aider cette œuvre patriotique qu'est notre école.

Communiqué.

PAROLES CONSOLANTES

"Un officier d'état-major me demandait naguère si le soldat qui tombe au service d'une cause juste est un martyr.

"Dans l'acception rigoureuse et théologique du mot, le soldat n'est pas un martyr, car il meurt, les armes à la main, tandis que le martyr se livre, sans défense, à la violence de ses boureaux.

"Mais si vous me demandez ce que je pense du salut éternel d'un brave qui donne consciemment sa vie pour défendre l'honneur de sa patrie et venger la justice violée, je n'hésite pas à répondre que, sans aucun doute, le Christ couronne la vaillance militaire, et que la mort, chrétiennement acceptée, assure au soldat le salut de son âme.

"Nous n'avons pas, dit Notre-Seigneur, de meilleur moyen de pratiquer la charité, que de donner notre vie pour ceux que nous aimons."

Le soldat qui meurt pour sauver ses frères, pour protéger les foyers et les autels de la patrie, accomplit cette forme supérieure de la charité.

Il n'aura pas toujours, je le veux soumis à une analyse minutieuse la valeur morale de son sacrifice, mais est-il nécessaire de croire que Dieu demande au brave, entraîné au feu du combat, les précisions méthodiques du moraliste ou du théologien ?

Nous admirons l'héroïsme du soldat: se pourrait-il que Dieu ne l'accueillit pas avec amour ?

Mères chrétiennes, soyez fières de vos fils. De toutes nos douleurs la vôtre est, peut-être, la plus digne de nos respects. Il me semble vous voir en deuil, mais debout, à côté de la Vierge des Douleurs, au pied de la Croix. Laissez-nous vous offrir nos félicitations en même temps que nos condoléances. Tous nos héros ne figurent pas à l'ordre du jour des armées, mais nous sommes fondés à espérer pour eux la couronne immortelle qui ceint le front des élus.

Car telle est la vertu d'un acte de charité parfaite, qu'à lui seul il efface une vie entière de péchés. D'un coupable, sur l'heure, il devient un saint.

Ce doit nous être à tous une consolation chrétienne de le penser ; ceux qui, non seulement parmi les nôtres, mais dans n'importe quelle armée belligérante, obéissent, de bonne foi, à la discipline de leurs chefs, pour servir une cause qu'ils croient juste, peuvent bénéficier de la vertu morale de leur sacrifice. Et combien n'y en a-t-il pas, parmi ces jeunes gens de vingt ans, qui n'auraient pas eu, peut-être, le courage de bien vivre, et qui, dans l'entraînement patriotique, se sentent le courage de bien mourir?"

CARDINAL MERCIER.

LE COUT DE LA MARINE

ELLE COUTE A L'ANGLETERRE *LA SOMME DE* 190,000,000 *DE LIVRES TANDIS QUE L'ARMEE COUTE* 715,000,000—*UNE AUGMENTATION D'IMPOT DE* 40%.

Londres, 26.—Le plus gros budget dans l'histoire du monde a été présenté à la Chambre des Communes, par Reginald McKenna, le chancelier de l'Echiquier.

La guerre coûte à l'Angleterre environ $25,000,000 par jour.

Les exigences militaires et la modification des méthodes guerrières ont créé des dépenses additionnelles.

Désormais, les automobiles, les bicycles, les pellicules de vues animées, les horloges, les montres, les instruments de musique, le verre poli et les chapeaux paieront une taxe de 33 1-3 pour cent "ad valorem," bien que, comme l'a expliqué M. McKenna, les objets frappés de cet impôt, ne le sont que temporairement et n'auront aucun effet permanent sur le commerce.

Les spiritueux et la bière, qui ont été l'objet d'une agitation prolongée, n'ont pas été touchés par la nouvelle taxe. Le principal fardeau retombe sur les revenus; non seulement l'impôt actuel sur les revenus est élevé de quarante pour cent, mais, à l'avenir, la nouvelle taxe affectera jusqu'aux ouvriers qui ne gagnent que $14 par semaine. Le richard doit fournir au gouvernement pour plus d'un tiers de son revenu. L'impôt sur le sucre, bien qu'il soit considérablement augmenté, ne comporte qu'une dépense additionnelle d'un penny par livre pour le public en général, car la vente de tout sucre est maintenant régularisée par la Commission Royale qui réduira les prix pour les raffineurs et les marchands.

Pour défrayer le coût des dépenses, M. McKenna a proposé une augmentation d'impôt de 40 pour cent à la taxe actuelle sur les revenus et l'imposition d'un impôt sur tous revenus de plus de 130 livres. Auparavant le plus petit revenu imposable était un revenu de 160 livres. Un impôt spécial de 50 pour cent frappera tous les profits de plus de $500 réalisés dans la vente de fournitures militaires. Le chancelier estime qu'il va recueillir ainsi 150,000,000. La marine coûte à l'Angleterre 190,000,000 de livres, et l'armée, 715,000,000.

LE TIR FAUCHANT

M. Houllevigne décrit ainsi le "tir fauchant" qui exerce tant de ravages chez les ennemis :

Le triomphe de notre tactique de tir, c'est son emploi contre des buts mobiles et mal définis, comme sont des troupes en marche : l'ennemi sortant d'un bois, se présente à découvert; on voit à la lorgnette, entre 2,300 et 2,500 mètres, les uniformes réséda qui se faufilent à travers les orges; impossible de viser en détail, de tuer les hommes un par un; n'importe, ils y passeront tous.

Le capitaine commande: "Tir progressif. — Fauchez. — 2,200." Aussitôt la rafale s'abat sur le terrain occupé par l'ennemi; les shrapnells, éclatant à quelques mètres au-dessus du sol, l'arrosent de débris et de balles; l'opération s'effectue d'une façon rapide et méthodique, afin qu'aucune partie du terrain ne reste à l'abri; grâce à la parfaite stabilité de nos pièces, le tir peut être repéré si exactement que rien ne subsistera de l'ennemi s'il commet l'imprudence de se montrer à découvert.

Un mot suffira pour expliquer cette tactique inexorable que notre manuel de tir désigne sous le nom de "tir progressif avec fauchage;" dès qu'une pièce a tiré, le pointeur agit sur la manivelle de direction et le projectile suivant vient éclater à droite du premier, battant une zone de terrain que les balles du précédent avaient épargnée ; nouveau déplacement en direction, nouveau projectile. Chaque canon bat ainsi une certaine zone de terrain en face de lui et les quatre pièces disposées en éventail, agissent simultanément, de telle sorte que, quelques secondes après le commandement, la batterie a fauché, avec ses douze shrapnells, une surface de terrain longue de 200 mètres et profonde de 100 à 150.

Mais un seul coup de faux ne peut pas suffire: en arrière de la première ligne peuvent s'avancer des réserves; enfin, on n'est pas sûr de la distance et les premiers obus ont été envoyés à 2,200 mètres, limite courte de la fourchette; les servants débouchent alors douze nouveaux projectiles pour 2,300 mètres, les pointeurs agissent sur la hausse et une nouvelle zone est battue en arrière de la première; encore un coup de faux à 2,400 mètres, un à 2,500, et c'est fini; en une demi minute 48 obus ont couvert d'éclats et de balles une surface de huit hectares, dans laquelle la présence de l'ennemi avait été signalée; et maintenant plus rien n'y bouge, c'est le calme du tombeau.

COMMENT ON MINE ET FAIT SAUTER LES TRANCHEES

Les communiqués nous parlent souvent de *tranchées minées*, de *fourneaux de mines* que nous avons fait exploser et des *entonnoirs* formés par ces explosions où nous sommes solidement établis. Voici, d'après la *Liberté de Fribourg* quelques explications à ce sujet.

Pour bouleverser et rendre intenables les lignes de l'ennemi, on construit des galeries souterraines qui vont aboutir sous ses tranchées en les espaçant d'une douzaine de mètres. Ces galeries, de un mètre de haut et de 0m.80 de large, sont appelées *rameaux*, parce qu'autrefois, dans la guerre de siège, elles partaient d'une galerie principale, plus large, creusée dans le terrain accessible en avant de la forteresse. On creuse aujourd'hui une série d'une dizaine de ces rameaux, généralement à 5 ou 6 mètres de profondeur, aboutissant sous les tranchées ennemies, et, à l'extrémité de chacune, on élargit la cavité pour y placer une charge de poudre, dont on détermine l'explosion à l'électricité. Cette cavité bourrée de poudre s'appelle, de son vieux nom, un *fourneau*. La quantité d'explosif qu'on y dépose est calculée en kilos par le cube du nombre de mètres de la profondeur multiplié par un coefficient de résistance du terrain variant de 2.25 à 4. En supposant, par exemple, que la distance du fourneau à la surface du sol soit de 7 mètres et que le coefficient de résistance du terrain soit de 3, on aurait

7 X 7 X 7 X 3 — 1,029.

PREPARONS L'AVENIR

Jamais nous n'avons scruté l'avenir d'un regard plus avide et plus anxieux. Est il un esprit qui puisse se distraire de la préoccupation du lendemain de la guerre ? Ces milliers d'hommes qui durant des mois, ont pris l'habitude d'une vie mouvementée jusqu'au drame, qui réussissent à triompher non seulement d'un ennemi acharné, mais même d'une nature adverse, la paix signée, que deviendront-ils ? Ces jeunes gens formés à une si dure école, croit-on qu'ils conserveront l'idéal bureaucratique et paisible que nourrissaient leurs aînés avant la guerre ? L'histoire ne permet pas de le penser. Toujours on a vu les hommes acquérir le goût de l'action en agissant. Quelques jours de repos suffiront à ces vainqueurs pour leur faire prendre en dégoût les paisibles occupations de fonctionnaires ou de bourgeois sédentaires, et ils se sentiront envahis par ce grand malaise que connurent les soldats de Napoléon, pendant que l'empereur mourait à Sainte-Hélène. Quelles carrières tenons-nous ouvertes, et qui correspondent à ces besoins d'activité qui tourmenteront les meilleurs d'entre eux ? Ce bouillonnement, en prévoit-on l'emploi ? Cette force, veut-on la diriger ?

Les Allemands, eux, songent très sérieusement à ce problème, et ils ne cachent pas que cette préoccupation est un des motifs de leur désir de tirer de la guerre la possession d'un immense domaine colonal. A l'heure même où, tour à tour, ses colonies tombent aux mains des alliés, ce peuple obstiné dans son orgueil, dans sa foi en lui-même affirme par la bouche de ses hommes d'Etat, par la plume de ses publicistes, que "la guerre peut rapporter *immédiatement* ce que la paix n'aurait probablement apporté qu'avec quelque délai, au prix de lents et patients efforts diplomatiques, c'est-à-dire un grand empire germanique en Afrique." Paul Hohrbach, qui fait autorité à Berlin en ces matières, affirme, dans une brochure qu'il vient de faire imprimer à Stuttgart, que l'Allemagne s'annexera incessamment le Congo belge et l'Angola, et il ajoute que "ces pays offrent une pâture insuffisante aux millions d'Allemands qui seront naturellement amenés à exercer leur activité sur le continent noir; il faudra que les traités attribuent à ses compatriotes bien d'autres lieux encore, et, du Sénégal au Nil, des hauts plateaux propres à l'agriculture, — mais, écrit-il en s'interrompant prudemment, *ces visées-là, nous préférons ne pas les divulguer encore.*"

J'ai, dans ma longue carrière, assisté à bien des discussions au sujet de notre expansion coloniale. Elle était surtout critiquée par nous-même. Les Anglais, sans l'avouer, nous admiraient et nous enviaient. Les Allemands n'étaient pas sans redouter cette école d'héroïsme où s'exerçaient nos troupes. Les objections les plus sévères portées contre notre politique coloniale, les appréhensions qu'elles causaient à quelques esprits prudents, ne se sont pas trouvées justifiées. Nos conquêtes en Afrique ne nous ont pas affaiblis, loin de là ! Voyez ce Maroc qui devait engloutir le plus solide de nos forces, il nous a fourni depuis le début de la campagne plus d'hommes, de vrais soldats que nous ne lui en avions jamais envoyés !

Eh bien ! je crois que, sans tomber dans l'aveugle ambition, dans le délire des grandeurs qui perdra l'Allemagne, nous serions sages, nous aussi, de ne pas détourner les yeux de nos colonies. C'est là, c'est dans les entreprises d'outre-mer que notre peuple vainqueur trouvera à prolonger l'élan qu'il a pris dans les plaines de la Marne, à exercer l'esprit d'entreprise, cet appétit de lutte, qui une fois nés dans une génération ne s'apaisent pas à la voix des diplomates.—*L'Echo de Paris.*

JUNIUS.

IL FAUT AVOIR CONFIANCE

Le *Courrier des Etats-Unis* nous rend compte d'une entrevue qu'il a eue avec le nouveau consul général de France à New-York, M. Georges Gueyrand.

M. Gueyrand arrive de Jérusalem où il représentait la France au début des hostilités. Il s'est exprimé ainsi :

"Que tous les Français d'Amérique aient confiance. "Nous les aurons!" La victoire est certaine. Dans tous les cœurs français, qu'il s'agisse de ceux qui reviennent du front, de ceux qui y sont ou de ceux qui y retournent, qu'il s'agisse des civils de l'arrière ou de nos courageuses Françaises travaillant qui au foyer, qui aux champs, qui à l'usine, dans tous les cœurs la foi dans l'avenir et la confiance dans la victoire sont inébranlables. J'ai vu nos permissionnaires du front. Ils ont la gaieté de ceux que l'avenir satisfait pleinement. Ils sont bien portants, ce qui indique que le pays leur fournit en grande abondance ce dont ils ont besoin, soit en nourriture, soit en confort, soit en armement, condition indispensable de la victoire. Cette gaieté est le signe éclatant que toute crise est passée, que l'avenir est bien à nous, et que jusqu'au bout "ils tiendront."

"Quant au civil le moral est identique. D'abattement, de découragement il n'y en a nulle part. Chacun se fait un point d'honneur de "tenir" comme chacun s'efforce de se rendre utile à la patrie. L'état d'esprit du civil se résume dans cette parole d'une vieille femme que je questionnai: "On tiendra tant qu'il faudra quoique ce soit quelquefois un peu dur; mais "il faut en finir une fois pour toutes avec les Boches."

"Que les Français d'Amérique aient donc confiance. La France ira jusqu'au bout ! Patience et confiance, tels sont les deux mots qui doivent constamment régler notre ligne de conduite."

LE PLAN JOFFRE

Paris, 26.—Le général Joffre, commandant en chef des troupes françaises et les commandants des autres armées, le maréchal French et le roi Albert de Belgique, développent un nouveau plan de campagne qui comprend l'emploi presque continuel de l'artillerie sur une très grande échelle et sur toute la ligne.

Depuis longtemps des masses d'artillerie ont été employées au commencement des opérations pour préparer le chemin à l'infanterie, qui s'élançait ensuite à l'attaque des positions. Mais maintenant les Alliés continuent leurs feux d'artillerie pendant plusieurs jours sans arrêter, jour et nuit, et sans que ces bombardements soient suivis d'attaques d'infanterie. C'est une démolition générale, systématique, automatique. Ces bombardements sont principalement dirigés sur les campements de réserve de l'ennemi en arrière de leurs premières lignes, ainsi que sur les ponts, les gares et les trains d'approvisionnement.

Les rapports reçus des aviateurs, des observateurs et des officiers qui ont fait des reconnaissances prouvent que les positions ennemies qui ont été soumises à ce bombardement sont intenables et que le mieux que les Allemands puissent faire est de venir occuper de nouveau les ruines des ouvrages quand il y a interruption du feu pour se sauver promptement quand la pluie de projectiles recommence.

LA MEDAILLE MILITAIRE DE LORD KITCHENER ET DU ROI PIERRE

(Echange)

Lord Kitchener, à son récent passage en France, portait la médaille des combattants de 1870. Il avait tenu à épingler sur sa poitrine ce ruban et cet insigne pour faire sa visite au front de nos armées.

Le grand maréchal anglais est en effet, très fier de cette distinction, qui rappelle qu'au début de sa carrière dans les armes, il combattit à nos côtés contre les Allemands, comme engagé volontaire dans l'armée française.

Un autre grand allié porte aussi cette médaille de 1870, un autre ancien engagé volontaire dans notre armée d'alors : c'est S. M. le roi Pierre de Serbie.

Lorsque fut décrétée, il y a quelques années la frappe de cette médaille, M. Fallières, président de la république, réclama les trois premiers exemplaires sortis des presses de la Monnaie et les offrit au roi de Servie, à lord Kitchener et au général de Rappe, ancien ministre de la guerre de Suède, qui, en 1870, fut blessé à Rezonville, s'évada de Metz et finit la campagne sous Faidherbe.

EPISODES DE GUERRE

LE TIMONIER DU "310"

Dans une des dernières listes de citations à l'ordre de l'armée navale, celle-ci mérite d'être signalée :

Aubray (Armand), matelot timonier breveté, 50, 800-5, du torpilleur 310: a transmis, entièrement découvert, un signal à bras long et important destiné au général commandant les troupes de débarquement, au milieu d'une fusillade intense et avec le plus grand sang-froid.

C'est aux Dardanelles, pendant le débarquement du Corps expéditionnaire, que le timonier Aubray a accompli simplement ce geste héroïque, avec un mépris de la mort magnifique.

Il fallait, coûte que coûte, aviser le général commandant nos troupes d'un mouvement duquel dépendait le succès de l'opération. On ne pouvait pas se servir de la télégraphie sans fil, aucun poste n'ayant pu être installé à terre ; on ne pouvait pas davantage faire un signal par pavillons, impossible à interpréter sans code,—peut-être aussi n'y avait-il pas de vent pour faire flotter les pavillons, qui, pendant le long des drisses, ne pouvaient pas être distingués les uns des autres. Alors on eut recours aux signaux à bras.

Dans ces signaux, les positions différentes des bras représentent les lettres de l'alphabet, ce qui permet de signaler des mots et des phrases sans avoir besoin de livres de signaux. Quand on veut transmettre une communication par ce moyen, le matelot signaleur qui en est chargé se place bien en vue, dans un endroit dégagé ou devant une chose de couleur telle que celle de ses vêtements puisse s'en détacher nettement, puis il appelle l'attention du navire ou du poste avec lequel il veut communiquer en agitant à la main un objet quelconque; cela s'appelle "attaquer". A la fin de chaque phrase, le matelot qui interprète le signal indique, par un geste convenu, qu'il a compris, c'est l'"aperçu" ; s'il n'a pas compris, le signaleur recommence la phrase.

Ces explications sont nécessaires pour apprécier comme il convient l'acte de froide bravoure du timonier Aubray.

Vous voyez cette scène grandiose !

L'amiral a fait appeler le commandant du 310 et lui a dit:

—Vous allez faire route sur tel point, et là vous vous approcherez le plus possible de terre, de façon à signaler à bras l'ordre que voici.

Le torpilleur, en sondant, s'est rapproché du rivage. Les balles commencent à pleuvoir le long du bord. Sur l'ordre du commandant, l'équipage s'est mis à l'abri. Le commandant, dans le kiosque, donne des ordres à la barre et à la machine pour maintenir son bateau dans la même position. Les balles, maintenant, frappent la coque, éraflent le kiosque, la cheminée, les manches à vent; les canots pliants en toile sont déchiquetés : le torpilleur est une cible sur laquelle tire toute une armée.

C'est alors qu'apparaît sur le pont désert le timonier Aubray, tout de blanc vêtu et tenant à la main le "long et important signal" qu'il doit signaler à bras. Posément, il "attaque" le poste qu'on lui a indiqué et il continue jusqu'à l'"aperçu". Les balles martèlent les tôles et ricochent de tous côtés.

Le signal est commencé. Attentivement, le timonier lit chaque phrase avant de la transmettre ; ses bras, vigoureusement, prennent nettement les positions dont chacune n'est qu'une lettre du long message; il ne se hâte pas; il veut être compris, bien compris : il n'y arrive pas toujours: alors, froidement, il recommence.

La fine silhouette blanche du timonier est devenue le point de mire des régiments turcs. On ne s'occupe plus que de lui, aussi bien de notre côté où on l'admire, que du côté de l'ennemi qui le vise.

Cet homme retient l'attention de deux armées !

A bord du torpilleur, les portes des capots s'entr'ouvrent, malgré la défense du commandant. On veut voir ce spectacle vraiment beau, ce miracle d'invulnérabilité.

Enfin, le signal est terminé, et Aubray, souriant, passe des bras de son commandant dans ceux de ses camarades, pendant que le torpilleur, à toute allure, se dirige vers le navire amiral pour rendre compte de sa périlleuse mission.

N'est-ce pas que le timonier du 310 égale les plus purs héros de Plutarque ?

RAYMOND LESTONNAT.

Renseignements généraux sur le Théâtre Walker

Les soirées commencent à 8.30 hrs
Les matinées à 2.30 hrs.

Les billets sont en vente au bureau du théâtre, de 10 hrs. a.m. à 10 hrs. p.m. Le téléphone pour billets réservés est: 2520 Garry ; les billets sont retenus jusqu'à 6 hrs. p.m. seulement; les vestiaires sont situés côté droit du foyer, au premier; du côté gauche au balcon; les manteaux y sont gardés par les femmes de service.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.